

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 47

Artikel: On démolit...
Autor: Anelin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224903>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ma chambre. Ayez donc l'obligeance de me le rappeler.

— Pervenche, madame.

— Pardon ?

— Pervenche, un nom de fleur. La fleur de Rousseau...

— Ah ! Pervenche ? Ainsi, plus de numéro ?

— C'était vulgaire. Une cliente n'est pas un numéro. Tandis qu'une fleur...

— L'idée est poétique, le sentiment délicat.

— Merci, madame. C'est mon épouse qui a inventé cela.

— Félicitations. Alors, pervenche ? Je tâcherais de m'en souvenir...

— Nous attendons aujourd'hui-même une de vos compatriotes, Madame Berville...

— Madame Berville de Grandier.

— Vous connaissez ?

— Oui. Oh ! oui. Je ne la connais que trop. Une femme terrible...

— Terrible ?

— A tous points de vue. Caractère impossible. Elle se vexe pour un rien... Et ses maladies, grand Dieu !

— Elle est malade ?

— Imaginaire. Une gaillarde qui se porte comme un charme et passe son temps à se plaindre, à absorber tous les remèdes prônés à la quatrième page des journaux. Même, s'il faut tout dire...

— Voilà justement madame Berville. Je vous laisse...

— Comment, chère amie, vous ici ? Je bénis le hasard...

— Bénissons-le ensemble, chère amie. Et comment va M. Puydoux, votre délicieux mari ?

— Il achève sa cure au Mont-Dore. Un coin perdu, mortel, où pour un empire je ne l'aurais suivi. Ensuite, il viendra me retrouver ici, si je me décide à rester...

— Ah ! vous ?...

— Avec ce temps, n'est-ce pas... Et puis, l'air est-il si bon, l'hôtelier prétend que...

— Comme vous, chère amie, j'hésite à m'engager. Mais le plaisir de votre présence peut modifier mes intentions...

— Trop aimable. Ces sentiments sont les miens... J'espère que nos chambres sont voisines ? Moi, je suis à Pervenche.

— Moi, à Violette...

— Ces fleurs printanières sont faites pour vivre ensemble...

— Un bouquet d'avril, mais oui, chère amie.

— Et votre santé ? Pardonnez si je tarde à m'en informer.

— N'en parlons pas. Atroce, comme toujours.

— Vos douleurs hépatiques ?

— Si ce n'était que cela... Mais le cœur, les reins, les poumons... Vivre ainsi, est-ce vivre encore ?

— Si, tout de même. Ne vous frappez pas. On a vu des cures extraordinaires...

— Vous avez un tuyau ?

— Un ami m'assurait hier qu'avec la suggestion...

— La suggestion ?

— Merveilleux, paraît-il. Mais nous reprendrons tantôt cette conversation passionnante. Je cours m'assurer de la situation de nos chambres.

— D'avance merci, chère amie... A tout à l'heure.

Cinq minutes passent, et aussi l'hôtelier, que Mme Berville arrête au passage :

— Dites-moi, monsieur... Le nom de Violette ne va guère à mon teint... Ne pourriez-vous me changer de chambre ?

— Que diriez-vous de Rose Crimson ?

— Parfait, si elle se trouve à l'autre bout du corridor. Qu'on y transporte mes bagages...

L'hôtelier, au téléphone intérieur :

— Joseph, les bagages de Violette à Rose Crimson, la chambre contiguë à Eglantine où vous venez de déposer le bagage de Pervenche. Compris ?

P. D.

BIBLIOGRAPHIE

Le Creux au Loup, par Louisa Musy. — Editions Spes, Lausanne.

L'auteur du « Creux au Loup » — Mlle Louisa Musy — vit à la campagne, dans un milieu qui lui est familier et qu'elle décrit avec un rare bonheur.

Sous le pseudonyme de J.-L. Duplan, elle a publié, dans le « Conteur Vaudois » des portraits fort bien campés et des récits pleins de saveur. Mlle Musy a le don de raconter. Elle possède les qualités qui font le bon écrivain de chez nous : la simplicité, la bonhomie et le sens de l'humour.

Si vous désirez faire sa connaissance, allez la voir dans son domaine des « Plânes », à Ecublens. Elle vous y recevra avec son affabilité coutumière. Vous prendrez plaisir à l'écouter parler des gens et des choses qui l'intéressent, tandis que, par la fenêtre ouverte, vous apercevrez son jardin aux fleurs multicolores et, plus loin, le verger dont les arbres magnifiques cachent à peine le grand paysage aux collines souriantes qui s'incline lentement vers la Venoge et descend jusqu'au lac.

« Le Creux au Loup » est une étude de caractères et de mœurs de la campagne vaudoise qui s'appliquerait du reste tout aussi bien à une autre région agricole du pays romand.

Entre deux familles de vieux amis, où s'éveille chez les jeunes un solide et simple amour se déchaîne tout à coup une rivalité ardente pour l'achat d'un champ — le « Creux au Loup » — que les chefs de file convoitaient tous deux dès longtemps en secret. Au lieu de s'entendre à l'amiable puisqu'il y a « promesse de mariage » entre leurs enfants, les deux paysans se livrent bataille à la mise aux enchères. L'acquéreur furieux d'avoir payé trop cher, giffle son concurrent. C'est la brouille à mort, c'est la vendetta.

Tous les caractères se manifestent alors tels qu'ils sont dans leur naturel brutal : une des deux femmes jette de l'huile sur le feu, mais un des hommes jette de l'eau dans le lait de son voisin et réussit à le faire condamner honteusement comme « mouilleur » de lait. Vengeance terrible, ce crime campagnard a des répercussions tragiques. La femme du coupable qui nourrissait pour le condamné un pur sentiment d'amitié, devine le forfait. Elle en meurt de chagrin, mais non sans avoir amené le malheureux à réparer sa faute, non sans avoir rendu possible enfin le mariage de son fils avec la fille de l'ennemi.

Cette histoire abonde en péripéties vivement menées et le dénouement laisse au lecteur une apaisante impression de grandeur morale. Le triomphe de l'esprit de justice, gravement offensé d'abord par le principal personnage de ce drame rustique, éclate dans la profondeur et la sincérité dramatique des remords de Benjamin Neyruz, s'infligeant courageusement à lui-même la punition qu'il sent avoir méritée. Le cadre du récit est fort agréablement dessiné, et le lecteur se plaît au défilé des personnages très vivants campés par Mlle L. Musy dans maints épisodes pittoresques où chacun agit selon son tempérament, dans la logique de sa vie individuelle.

Par son sujet « Le Creux au Loup » se rattache en ligne directe aux romans d'Urbain Olivier, mais les dépasse sans doute par une ligne plus sobre, une action plus rapide, une atmosphère vibrante, créée par un style plus direct et naturel. On peut donc prédire à ce sympathique ouvrage un succès mérité.

APRÈS LA DERNIÈRE INSPECTION



AUTRE jour, j'ai rencontré mon ami Louis, le fourrier, que vous connaissez bien. Il était un peu excité et, autour de trois décis, me dit la cause de son indignation.

Il venait de faire sa dernière inspection, avec de nombreux camarades de volée ; ils espéraient un mot gentil de l'officier, tandis qu'ils furent licenciés comme de simples soldats du bataillon du receveur.

Aussi, me dit Louis le fourrier, voici la lettre que je vais envoyer au Département militaire. Ça peut-y aller ?

Et je lus le « poulet » suivant :

« Lausanne, octobre 1932.

» Au Département militaire cantonal.

» Monsieur le Chef du Département,

» Je prends la très respectueuse liberté de signaler à votre attention que lundi dernier, à l'occasion de la dernière inspection, à 14 heures, nous avons tous été quelque peu désillusionnés qu'on remercie si sèchement des citoyens qui ont

tenu le coup pendant vingt-huit ans ! On s'attendait à un bon mot, puisqu'on est de chez nous ; mais, rien ! Pas un mot, si ce n'est un « Garde-à-vous fixe ! » puis : « Rompez ! »

Pour les futures classes, je crois que vous, Monsieur le Conseiller d'Etat que nous aimons tous, feriez œuvre sage en descendant à la Croix-d'Ouchy, si c'est là que ça se passe, et, en cinq minutes, vous diriez quelques paroles à ces vieux troupiers et cela causerait un plaisir extrême. Car, encore une fois, vous savez, Monsieur le Conseiller, que bons Vaudois nous sommes, mais un peu cocardiers ! Je ne vais pas jusqu'à prétendre au vin d'honneur, bien que jamais occasion ne serait si bien trouvée !

» J'avais cela sur le cœur, je me considère maintenant comme libéré de ce poids qui me pesait.

» Agrérez, Monsieur le Chef du Département, l'assurance de ma très haute considération.

» (signé) : Louis, fourrier. »

Ma foi, après avoir bien réfléchi, j'ai répondu à mon vieux troupiers :

— Mais oui, ça va très bien et tu as rudement raison.

Mais, j'ignore la réponse ; comme on connaît le chef du Département militaire, on peut être certain qu'elle ne manquera pas d'humour !

Spada.

ON DÉMOLIT...

UR la large balustrade de fer, j'ai posé mes coudes. Et comme ce groupe de gens à ma gauche et à ma droite, j'ai lancé mes regards dans le vide béant à mes pieds sur les ruelles tortueuses qui semblent encore plus étroites, vues de haut. A suivre les passants, ainsi à vol d'oiseau, raccourcis par la perspective surplombante, un vertige naissant, lentement m'abandonne. Alors seulement, en toute confiance, j'appuie mon corps contre le garde-fou du pont.

Là en bas, cet flot de maisons décapitées ressemble aux débris d'un vaste incendie. On pourrait croire que les longues poutres, noires de pourriture, fument encore sous un feu qui couve. Lentement, les ouvriers dépouillent ces carcasses nues et poursuivent l'incinération des murs épais. La pique d'acier se glisse entre les joints des moellons carrés, les déboîte, sans que résiste le ciment devenu poussiéreux. Accroché aux façades, un pont de planches fait penser aux « bisses » valaisans. Il ploie sous l'amoncellement des matériaux les plus hétéroclites. Des camions aux pneus énormes viennent offrir leur caisse vide qui sonne sous les coups de pelles.

Parce qu'il n'y a plus de volets, ni de fenêtres, les chambres dépouillées s'abandonnent aux regards impudiques. Elles sont toutes petites et l'on pense aux gens misérables qui les habitaient. Elles montrent toutes ce même papier gris-jaune, décoloré par les années ; des grandes déchirures pendent par place, découvrant la crue blancheur du gypse. On dirait qu'elles « pèlent » sous le soleil entrant librement, comme le dos d'un baigneur qui s'expose nu à la flamme des premiers rayons de l'été. Et ces vieilles maisons délavées par le temps ont pris pour leurs derniers jours, l'architecture cubique moderne. Elles n'ont plus de toits. La pioche a nivelé les combles en une terrasse cahotique et l'on voit la barrière et deux marches de l'escalier mutilé qui grimpaient, il y a quelques heures, à un quatrième étage, maintenant disparu. Un manœuvre, à grands coups de batterant, achève d'écrouler un galandage en dents de scie.

Ces masures ébréchées ont quelque chose de douloureusement tragiques. Leurs murs ont abrité la douce chaleur d'un foyer, leurs façades décrépies ont permis le repos bienfaisant, les pièces sordides ont connu la vie frémissante des journées... le malheur aussi. Et voici qu'elles meurent ! Elles veulent prendre leur temps pour finir doucement et regarder passer devant les yeux crevés de leurs fenêtres, une à une, les poutrelles qui tombent lourdement s'entasser dans

la cour. On les entend geindre sous le levier brutal qui lézarde leur corps, autrefois neuf et séduisant, tournant dans le soleil du matin les rayures claires de leurs contrevents.

J'ai vu un ouvrier ramasser une petite planchette jetée à la rue, dont personne ne voulait, la retourner dans ses mains et l'emporter, rayonnant.

Je suis rentré chez moi, pensant à ces vieilles maisons qui procurent encore du plaisir avec les débris qui tombent avant leur mort... Un ouvrier qui emporte une planchette chez lui pour en faire peut-être un jouet ou un « tablard ». Et au milieu des moqueries et du mépris des badauds, j'ai envoyé une pensée de gratitude à ces vieilles bâtisses qui noyent dans le soir leurs membres disloqués. *Anelin.*

LE PARAPLUIE

RIEN n'est plus émouvant que la trouvaille d'un objet qui vous fut cher, faite un jour de pluie, dans un grenier qui fut très longtemps clos.

Aujourd'hui, je bénis l'ennui qui m'a conduit là...; il m'a permis de revoir le vieux parapluie vert, dont mon enfance s'effarouchait, et qui garde dans sa toile fripée, lamentable, perdue — mais si douce à revoir — tant de souvenirs chers.

Il me souvient de l'avoir vu entre les mains tremblantes d'une aieule attentive qui venait nous chercher au seuil de l'école, aux jours de soudains orages, quand la terre chaude sent si bon. Il me souvient aussi de l'avoir sournoisement laissé derrière la porte quand mon orgueil naissant me faisait craindre les railleries de camarades plus élégants.

Aujourd'hui, il n'est plus qu'une chère vieille chose dont l'odeur émouvante et fade nettoie tant de souvenirs de leur poussière.

Il est resté pareil, simple, solide encore. Moi seul ai changé.

Et s'il est vrai que les choses ont une âme, c'est lui, maintenant, qui doit rougir de moi.

Francis Gaudard.

La logique de Bébé. — Comment, petit malheureux, tu nettoies les touches de mon piano avec l'eau dentifrice!

— Mais, maman, tu te nettoies bien les dents avec !...

Il est aveugle ! — Voici un sou, mon pauvre homme.

— Oh ! merci, merci, monsieur !... Je savais bien que vous n'oublieriez pas le pauvre aveugle, dès que je vous ai vu tourner à l'angle de la rue...

LA TERRE SE REFROIDIT

LES géologues et des naturalistes suédois viennent de nous révéler que la terre se refroidit. Il ne sera peut-être pas nécessaire, prétendent-ils, d'attendre les lointaines époques assignées pour voir se produire la vieillesse et la décrépitude promises de notre planète.

Sur quoi se sont basés les observateurs pour arriver à ces conclusions ? Vous vous imaginez sans doute qu'ils se sont dit qu'il n'est pas naturel que nous n'ayons plus de printemps, que la plupart de nos étés soient capricieux et pleurnicheurs ? Vous n'y êtes pas. Les savants suédois ont simplement examiné les arbres de leur pays. C'est la nature des essences forestières qui les autorise à affirmer que nous allons à une vitesse accélérée vers un refroidissement mortel. C'est parce qu'il y a de plus en plus de pins dans les forêts, des pins amis de climats plutôt froids, qui prennent partout la place des autres arbres, amis de la chaleur ou des températures douces, que ces messieurs trouvent que, pour nous, ça sent le sapin.

Ils auraient aussi bien fait, il me semble, de nous épargner cette déplorable chose. Nous avons bien assez d'ennuis, de tracas et de tribulations avec le chômage, la vie chère, le fisc, pour ne pas nous affecter encore du refroidissement de la terre. Nous ne dormons déjà plus

guère que quelques maigres heures par nuit, et encore toutes traversées d'affreux cauchemars. Si nous nous disons par dessus le marché que la terre se refroidit, qu'elle va devenir glaciale, polaire, que l'on verra partout des phoques et des ours blancs, que nous serons obligés de nous habiller en esquimaux, nous n'arriverons plus à fermer l'œil.

Les savants seraient bien gentils s'ils voulaient trouver autre chose et nous prédire des événements qui soient de nature à nous faire voir la vie un peu plus en rose, à ramener l'optimisme, à nous faire aimer l'existence, et à nous permettre de vivre un tout petit moment dans la douceur, la joie, l'allégresse et le bonheur.



Pages d'autrefois

AU PIED DU JURA

AUSSI loin que remontent mes souvenirs, je retrouve sa ligne monotone, fermant l'horizon comme une longue muraille noire. Enfant, je l'ai maudite plus d'une fois : pourquoi donc arrêta-t-il ma vue ? de quel droit m'empêchait-il de voir, plus loin, les merveilles inconnues du monde magnifique ? Quelles choses admirables il cachait sans doute : splendeur des plaines lointaines, des grandes villes sur les bord des grands fleuves, des superbes capitales ! Impossible de le déchirer comme un voile importun, ou de regarder par-dessus : il restait là, toujours, solide, immuable, tout noir dès que le soir tombait, sévère comme un maître d'école, triste comme une sentinelle qui s'ennuie.

Plus tard, je m'approchai de lui. Et voici qu'alors ses dures montagnes se firent accueillantes. De loin, elles semblaient nues, désertes, désolées et leurs forêts n'étaient que des coulées noires, d'énormes taches d'encre le long de leurs flancs. Mais de près ! Ces forêts étaient pleines de papillons mystérieux, de libellules au vol rapide, de reines des prés dont les grappes pâles rêvent penchées sur les ruisseaux, de chalets dans leurs clairières, de vieux sapins aux troncs puissants. Les petits enfants ne sentent guère encore la beauté des paysages aux grandes lignes : et je sais qu'il m'a fallu bien du temps pour admirer, du haut de la muraille noire, le féérique spectacle de la plaine étendue autour du lac, jusqu'à l'autre muraille, jusqu'aux Alpes géantes. Mais j'ai vite compris la grâce des fougères, des ronds de soleil filtrés sur la mousse à travers les feuilles des hêtres, j'ai vite aimé les insectes brillants dont le vol raye l'espace, toutes les petites choses, tous les petits êtres fourmillants que recèle une forêt, toute la petite vie délicieusement chère qui végète dans les sous-bois.

Poudré de neige tout l'hiver, infranchissable dans sa lourde blancheur, le Jura me semblait une forteresse fermée. Et dès que le printemps naissait, dès que le premier soleil invitait aux premières courses, voici que la forteresse ouvrait ses portes ; et c'était un vrai paradis... O bon Jura sévère et bienveillant ! Jura mélancolique, Jura sauvage et familier, c'est toi qui m'as appris à aimer la nature, à pénétrer sa vie, à me réjouir de son réveil, à me perdre dans son silence et dans ses mystères ! Et pour cela, je t'aimerais toujours : car quelle leçon vaut jamais celle-là ? Quelle grammaire est plus utile, que celle où l'on apprend la langue des arbres, des feuilles, des ruisseaux et des papillons ? Quelle science, surtout, est plus consolante !

Et maintenant, mon vieux Jura, je me retrouve à tes pieds, tout près de toi, si près que je puis presque t'observer dans ton intimité. De nouveau, haute muraille sombre, tu fermes mon

horizon. Mais est-ce qu'en voyant beaucoup de choses, on apprendrait à voir mieux ? Tu ne me sembles plus monotone et ton austérité a cessé de me déplaire. Tu vis et tu rêves. Aux jeux de la lumière, tu changes tes couleurs aussi souvent qu'une élégante ses toilettes. Le matin, baigné de rayons blonds, tu souris gaîment à la journée qui commence. Souvent, des nuages rampent le long de tes flancs : ce sont les riches dentelles dont te comble la fantaisie du vent. Dans le gros du jour, les caresses du soleil enveloppent comme une poudre d'or tes pâturages et tes sommets ; et tu deviens lumineux toi-même, à force d'être doré par ces rayons superbes, et l'on dirait que c'est toi qui verses à flots la lumière sur la plaine écrasée à tes pieds. Tu n'es point triste en ces chaudes heures : tu participes de la vie forte et joyeuse de l'été, sam comme les moissons, vaillant comme le travail. Mais le soleil décline, la mort du jour approche. Tu ne pâlis pas comme tes voisins, les grands glaciers des Alpes, qui meurent tous les soirs et ne sont plus que de livides suaires, étendus sous les étoiles. Tu deviens bleu, d'un bleu profond, d'un bleu intense, d'un indescriptible bleu qui s'assombrit lentement avec le soir. Et c'est seulement quand la nuit est épaisse, que tu prends enfin sa couleur et t'endors pour des rêves tristes. Encore, quand la lune est claire, te laisses-tu parfois poudrer d'une fine poudre d'argent et tu ressembles alors à ces pâles princesses des contes qui dorment longuement, enveloppées dans leur chevelure et dans un religieux silence.

Ainsi tu changes, et tu restes pareil à toi-même, ô vieux Jura que nous aimons ! Il est, je le sais bien, des montagnes plus belles. Mais toi, si tu nous es si cher, ce n'est pas pour ta seule beauté : c'est parce que nos âmes comprennent ton muet langage éternel, savent le secret de tes tristesses, prennent leur part de tes joies. Avec toi, elles s'épanouissent dans le soleil ; tes hivers les affligent ; elles reflètent tes nuances ; elles sentent bien que tu ne leur es point impassible, et que ta large, lente et lourde existence de montagne immuable, compatit à leurs courtes vies d'humbles petites lumières, qui vacillent un instant et s'éteignent. *Edouard Rod.*

Bourg-Cinéma-Sonore. — « Une petite Femme dans le Train », poursuit son triomphal voyage-surprise au Bourg en deuxième semaine d'exclusivité.

« Une Petite Femme dans le Train »... ?

Un irrésistible comédie musicale, parlée et chantée en français, pleine de scènes vives, légères et spirituelles qu'accompagnent des refrains délicieux et qu'animent deux grandes vedettes, Meg Lemonnier et Henry Garat, entourées de Pierre Etcheperre, Edwige Feuillère et Léon Bélières.

« Une Petite Femme dans le Train »... ?

L'amusante aventure d'une jeune femme blessée dans la catastrophe imaginaire d'un train qu'elle n'a pas pris.

« Une Petite Femme dans le Train »... ?

Cinq étapes d'un délicieux parcours où tout n'est qu'enchantement.

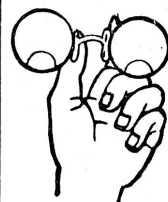
« Une Petite Femme dans le Train »... ?

Un train pour enfants, mais un spectacle pour personnes âgées de plus de seize ans seulement.

Achetez l'Almanach du Conteur !

Pour la rédaction
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron



TREUTHAROT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549